

Nous sommes en présence du mal. Que voulez-vous que je vous dise d'autre! Le mal, la complicité au mal, par ce clivage, l'effet du groupe, la certitude d'être soi et d'être du bon côté, du côté des humains assurés de leur bon droit, assurés d'avoir le droit d'humilier ce taureau, et incapables de la moindre pitié, incapables de s'identifier à un autre être sensible par delà les identifications sociales, d'espèce, par delà ce qui se joue dans l'identification à soi. Parce que la pitié, Rousseau le dit bien, est une identification pré-logique qui précède aussi les représentations sociales que l'on a de soi et même le sentiment d'appartenance à une espèce. Elle est la répugnance à voir souffrir inutilement un être sensible et le fait de s'identifier à lui.

Eh bien, oui, les humains n'ont pas de pitié pour ce taureau comme ils n'en ont pas pour les canards mulards qui ingurgitent 450 grammes de nourritures en quelques secondes et dont ils mangent le foie malade. En plus, ils se réjouissent de ce spectacle et en tirent le sentiment de leur puissance et une grande fierté à laquelle se mêle sans doute une certaine jouissance liée à l'image qu'ils ont de leur pouvoir sur l'animalité.

C'est cette fierté le pire. C'est elle qu'il faut regarder en face quand on affronte la corrida. Sans parler de cette musique victorieuse, presque martiale, de cette virilité dépassée .

Il y a aussi, dans la corrida, quelque chose qui se joue avec notre propre animalité, avec *l'animalische Wesen* que nous avons en commun avec les bêtes (*Tieren*) et cette animalité, beaucoup d'êtres humains aujourd'hui pensent qu'il faut la dompter, l'humilier ou s'en servir. Ils n'en voient pas la grâce, ils ont peur de la vulnérabilité.

C'est pourquoi je pense que, pour améliorer la condition animale, il faut toucher l'image que les hommes ont d'eux-mêmes, transformer en profondeur la subjectivité, en installant en son sein la responsabilité envers tous les autres, humains et non humains, et en établissant un autre rapport avec sa vulnérabilité comme passivité , en travaillant ce qui est en jeu dans la corporéité.

Tout est lié à mon avis, notre rapport aux animaux, ce que nous osons faire sur eux , notre rapport à la maîtrise ou au pouvoir exercé de l'extérieur sur les choses et les êtres, le culte de la performance, la difficulté à penser la mort ( et la corrida n'y aide pas du tout, contrairement à ce que disent les uns et les autres), tout cela exige une autre création imaginaire et des innovations sur le plan de l'ontologie puis de la philosophie politique. Et cela (qui est ce dans quoi je me suis engagée, même si c'est follement ambitieux) est, me semble-t-il, indispensable parce que les humains, facilement, peuvent devenir les complices d'un mal qu'ils ne voient pas vraiment ou ne reconnaissent pas comme tel. L'effondrement moral qui rend possible la perversion liée au plaisir pris à ce spectacle d'une cruauté inouïe ne peut être combattu qu'en substituant à l'image de soi qui est celle du sujet humain une autre image rendant impossible un tel clivage (et une telle monstruosité).

Voilà mon avis. Mais ce qui me revient, y compris quand j'écris ces lignes, c'est la souffrance de ce taureau, de cet individu unique qui n'a rien fait et n'a rien à faire dans cette arène et qui est supplicié. Franchement, je me sens plus concernée par ce taureau que par les centaines, milliers d'individus qui applaudissent . Pour moi, ce taureau à genoux et ces applaudissements et ces cris derrière, c'est la victoire du mal.

**Corine Pelluchon**